Alain Pelosato

Vampires au cinéma

EXTRAIT

Alain Pelosato

Vampires au cinéma

Avec les deux nouvelles

Espérance
Les 7 derniers jours de Bela Blasko

EXTRAIT

Éditions EDILIVRE APARIS
93200 Saint-Denis – 2011

EXTRAIT

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS
175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis
Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-332-47775-0
Dépôt légal : décembre 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

Sommaire

Dracula et les vampires 7

Dracula 31

Portrait des principaux protagonistes du roman .. 31

Vampires français 43

Les « nouveaux » vampires de la SF 57

Littérature et BD 58

Les vampires de la SF au cinéma 60

Les « vampires psychiques », « vrais » vampires SF ? 63

La « bit lit » 64

Monstres au féminin : fascination et horreur ... 67

La sorcière 68

La femme vampire 73

Les femmes loup-garou 77

D'autres monstres 78

Quand c'est la science qui engendre les monstres 79

EXTRAIT

Chroniques des films 83
Survol de quelques séries télé 145
Les trois comédiens les plus vampiriques 149
Nosferatu 157
Vampyr 175
Le Masque du démon 193
Espérance 203
Les sept derniers jours de Bela Blasko… 225
Index 233

EXTRAIT

Dracula et les vampires

Voici comment le célèbre Eliphas Lévi traite des vampires dans son traité Histoire de la Magie, édité en 1859 : « Les personnes enterrées vivantes ne peuvent [...] avoir sous terre que des réveils rapides et de peu de durée, elles peuvent toutefois y vivre longtemps conservées par la lumière astrale dans un état complet de somnambulisme lucide. Leurs âmes alors sont sur la terre encore enchaînées au corps endormi par une chaîne invisible, alors si ce sont des âmes avides et criminelles, elles peuvent aspirer la quintessence du sang des personnes endormies du sommeil naturel, et transmettre cette sève à leur corps enterré pour le conserver plus longtemps dans l'espérance vague qu'il sera enfin rendu à la vie. C'est cet effrayant phénomène qu'on appelle le vampirisme, phénomène dont la réalité a été constatée par des expériences nombreuses aussi bien attestées que tout ce qu'il y a de plus solennel dans l'histoire.

« [...] Il existe encore un grand nombre de procès-verbaux sur l'exhumation des vampires. Les chairs étaient dans un état remarquable de conservation,

EXTRAIT

mais elles suintaient le sang, leurs cheveux avaient cru de manière extraordinaire et s'échappaient par touffes entre les fentes du cercueil. La vie n'existait plus dans l'appareil qui sert à la respiration, mais *seulement dans le cœur qui d'*animal semblait devenir végétal. Pour tuer le vampire, il fallait lui traverser la poitrine avec un pieu, alors un cri terrible annonçait que le somnambule de la tombe se réveillait en sursaut dans une véritable mort.

« Pour rendre cette mort définitive, on entourait la tombe du vampire d'épées plantées en terre la pointe en l'air, car les fantômes de lumière astrale se décomposent par l'action des pointes métalliques qui, en attirant cette lumière vers le réservoir commun, en détruisent les amas coagulés. »

Le prêtre défroqué Alfred Charles Constant, dit Eliphas Lévi fut admiré par André Breton et les surréalistes.

On voit qu'il traite de cas de vampirisme (à partir des théories de l'occultisme) bien avant que Bram Stoker n'en parle. On sait que ce dernier fut membre de la Golden Dawn, société initiatrice au sein de laquelle il put accéder à certaines informations et documentations. D'autres grands de la littérature fantastique furent membres de cette société secrète : Arthur Machen et Algernon Blackwood. L'occultisme ne fut donc pas étranger à la culture et aux pratiques de ces écrivains.

Le mythe du vampire est très ancien. Tournefort, cité par Eliphas Lévi, rapporte dans son Voyage au Levant : « Des peuples du nord les appellent Vampires ; les Grecs les désignent sous le nom de Broucolaques. »

EXTRAIT

Ce phénomène a certainement pour origine le fait que l'on enterrait parfois des gens vivants, les croyants morts. Ils se réveillaient enterrés vivants et faisaient alors beaucoup de bruit dans leurs cercueils. Lorsqu'on les déterrait, on les découvrait pleins de sang (des blessures qu'ils se faisaient en tentant de sortir) et très bien conservés par la force des choses. Le phénomène prenait de graves proportions lors des épidémies, car on enterrait alors les gens promptement pour éviter la contamination… Certaines traditions vécues comme macabres par un spectateur non averti, consistaient à vérifier la vraie mort du défunt. Ainsi, les mariniers du Rhône descendaient dans le trou et frappaient violemment sur le cercueil en poussant des cris effroyables, puis sortaient pain et vin et cassaient la croûte dans la tombe… D'ailleurs, n'est-ce pas étonnant qu'une légende rhodanienne raconte l'histoire du Drac, dragon vivant au fond du fleuve et qui enlève les femmes dont le lait seul peut ressusciter son enfant mort… Or, nous verrons que Drac signifie dragon en… roumain.

À l'origine, il y a les légendes arabes des goules qui ne sont pas vraiment des vampires, mais des êtres surnaturels qui dévorent les cadavres et parfois les vivants. C'est en parlant de ces goules que Lovecraft utilise le mot de vampires dans Démons et merveilles : « Créatures carnivores au visage de chien (et aux) formes affaissées » (À la recherche de Kadath).

Mais les vrais vampires ont été inventés au XV^{e} siècle aux confins de la Hongrie et de la Roumanie. C'est là, en Transylvanie, que les plus grandes épidémies de vampirisme ont été recensées dans le passé… Cette province était dirigée par un

voïvode, gouverneur de Hongrie, Jean Hunyadi. Les deux autres provinces, la Valachie et la Moldavie, constituaient le dernier rempart du christianisme face à l'invasion ottomane. Vladislas III (Vlad), voïvode de Valachie, opposait une résistance farouche à l'envahisseur. Vlad III avait été fait chevalier du dragon : Vlad Dracul (Drac, signifiant dragon en roumain). Emprisonné par les Turcs, c'est son fils, Vlad IV qui lui succéda sur le trône. Vlad Dracula, le suffixe « a » signifiant « fils de ». Ce noble guerrier, juste mais dur, mena une guerre féroce contre l'envahisseur turc. Il utilisa copieusement une méthode de supplice très répandue en orient à cette époque : le supplice du pal, d'où son surnom de Vlad Tepes, Vlad l'empaleur. Il n'était pas vraiment bien vu par le roi de Hongrie, Mathias Corvin, fils de Jean Hunyadi, qui l'apprécia d'abord pour sa lutte contre l'envahisseur, puis ensuite le vit comme un obstacle à ses vues sur les provinces roumaines. Ce souverain amplifia les légendes servant à dénigrer, pour des raisons politiques, ce personnage fort controversé. « C'est ainsi que naquit la légende noire, reposant sur les sources germano-hongroises, du monstre sanguinaire festoyant parmi les empalés, imaginant des supplices aussi raffinés que gratuits, torturant et tuant dans le plus bel arbitraire. » (Jean Gœns, dans Loups-garous, vampires et autres monstres)

Cette propagande politique déploya également la légende selon laquelle Vlad Dracula (mort en 1476 dans une embuscade) aurait signé un pacte avec le diable qui en fit un vampyr après sa mort. Le mot Dracul signifie également diable en roumain et vampire en moldave. Et voilà ! La légende a pour origine une affaire politique !

EXTRAIT

L'écrivain français Huysmans consacre son livre Là-Bas (1891) à un terrible personnage, Gilles de Rais, en qui il voit un véritable vampire. Gilles de Rais (1400-1440) fut compagnon d'armes de Jeanne d'Arc, puis, retiré dans ses domaines de Machecoul et Tiffauges, il s'adonna aux sciences occultes et surtout à l'alchimie. Il crut alors trouver dans le sang le secret de la pierre philosophale. Trois cents enfants seront les victimes de ses « recherches », alibis de ses perversités.

Un autre personnage de la même région que celle de Dracula, la Transylvanie, a défrayé la chronique vampirique : la comtesse Erzebeth Bathory (1560-1614). Cette femme, d'une famille noble comprenant, aussi bien dans ses aïeux que dans ses contemporains, nombre de dépravés et brutes sanguinaires, a eu une nourrice, Jo Ilona, qui pratiquait sortilèges et magie noire. Elle deviendra son âme damnée. Le blason des Bathory comprenait : trois dents de loup, un croissant de lune, un soleil en forme d'étoile à six pointes, le tout entouré d'un dragon qui se mord la queue. Leur qualité de noble les autorisait au pouvoir de vie et de mort (même dans d'atroces souffrances) sur la piétaille. D'où les messages politiques que certains auteurs mettent dans leurs histoires de vampires. À son mariage, Erzebeth s'installa chez son mari (Férencz Nàdasdy, Héros noir de la Hongrie), au château de Csejthe, pays réputé hanté de fantômes, vampires et loups-garous. Un jour, alors que son guerrier de mari était à la guerre, elle reçut la visite d'un homme pâle habillé de noir. Les habitants des lieux crurent à un vampire… Elle s'absenta en sa compagnie de longues semaines. Elle devient veuve en 1604. Un jour, elle avait frappé violemment une

EXTRAIT

servante au visage. Du sang coula sur son bras. Elle s'aperçut alors que la peau, à cet endroit, avait rafraîchi. Elle se baigna alors le visage avec le sang d'une des victimes de ses orgies sadiques et ce traitement la rajeunit et la vivifia. Ses servantes (de véritables sorcières) ramenaient au château d'innocentes jeunes filles qu'elles sacrifiaient horriblement au sadisme de la comtesse. Ce personnage a dû également inspirer Bram Stoker. La comtesse semblait utiliser la Vierge de Fer, automate monstrueux qui enserrait ses victimes entre ses bras acérés en faisant couler le sang. Et Stoker a fait de cet automate, qu'il nomma La Vierge de Nuremberg, le personnage principal d'une de ses nouvelles, La Squaw. La comtesse finit par être arrêtée, jugée (les minutes du procès montrent les sévices subis par ses victimes) et condamnée à être recluse dans ses appartements. Ses servantes furent décapitées. À sa mort, quatre ans plus tard, elle était restée d'une étonnante beauté…

Au XVIII^{e} siècle, l'abbé bénédictin Dom Augustin Calmet rassemble de nombreux témoignages dans son Traité sur les apparitions des anges, des démons et des esprits et sur les revenants et vampires de Hongrie, de Bohème, de Moravie et de Silésie (1746-1751). Ensuite, le docteur Van Swieten, rédigea, à la demande de l'impératrice Marie-Thérèse d'Autriche, un rapport médical sur les vampires (1755) ce qui montre à quel point ce problème préoccupait les autorités. Il y conteste l'existence de ces morts-vivants, montrant que les terreurs nocturnes des témoins étaient dues à leurs angoisses et hallucinations. Il conteste les rapports des commissions d'Olmütz qui ne comprenaient pas

d'autorités médicales aptes à apprécier l'état des corps. D'autre part, la conservation des corps peut être un phénomène naturel dans certains sols ou dans des périodes de grands froids.

Avec les légendes de Vlad Tepes, Bram Stoker s'est inspiré de trois fictions littéraires pour écrire son Dracula : Le Vampire de John William Polidori (1819), Varney le Vampire de James Malcom Rymer (1840) et le superbe Carmilla de Joseph Sheridan Le Fanu ((1872). Le XIX^{e} siècle fut fort influencé par les histoires de vampires.

Polidori était le secrétaire de Lord Byron qu'il quitta d'ailleurs en 1817, ne pouvant plus le supporter. Sa nouvelle a été rédigée dans le cadre du pari qui avait conduit également Mary Shelley à écrire Frankenstein. Lord Ruthwen, le vampire libertin et débauché devait être une caricature de Lord Byron lui-même. Le vampire n'est plus alors le monstre hideux et malfaisant, mais un beau séducteur fascinant, même s'il est foncièrement mauvais. Polidori, qui inspirera Charles Nodier et Alexandre Dumas avec son vampire, aura fait entrer le romantisme dans la légende.

Varney est un feuilleton énorme dont le sous-titre, La Fête du sang, exprime bien le contenu. Carmilla, dans une nouvelle, met en scène une femme vampire qui aime sa victime (une femme) dans une grande passion. Théophile Gautier avait déjà mis en scène une femme vampire dans sa nouvelle La Morte amoureuse (1836) : la belle Clarimonde, morte mais amante, vampirise le prêtre Romuald.

D'autres écrivains ont été fascinés par les vampires. Prosper Mérimée traite de la question dans Lokis (1869) ; Gœthe, déjà, dans La Fiancée de

Corinthe (1797) ; le grand Ernst-Théodor-Amadeus Hoffmann avec La Vampire (1828) ; Charles Nodier dans Le Vampire de bien (1831) ; Edgar-Allan Poe dans Berenice (1835) ; Gogol dans Vij, le Roi des Gnomes (1835) ; Tolstoï dans La Famille du Vourdalak (1847) ; Alexandre Dumas dans Les Mille et un fantômes (1849) ; Robert Louis Stevenson dans Ollala (1855) ; Fritz-James O'Brien dans Qu'était-ce ? (1859) ; Lautréamont dans Ton ami le vampire (1868) ; Marcel Schwob dans Les Striges (1891). Un autre genre de vampire, psychique celui-là, est traité avec grand talent par Guy de Maupassant dans Le Horla (1885) et par Kipling, en plus terrifiant avec Dans la Cité des morts (1885). Le thème sera encore copieusement traité par les écrivains du début du XX^{e} siècle, comme Gustave Le Rouge dans La Guerre des vampires (1909) et Rosny Ainé dans La Jeune vampire (1920), jusqu'à nos jours. Lovecraft traite du vampirisme avec originalité dans sa très belle nouvelle La Maison maudite (1924) et dans son court roman L'affaire Charles Dexter Ward (1927).

Les contes populaires parlent aussi beaucoup de vampires sans les nommer : l'ogre du petit Poucet, par exemple, et surtout Barbe Bleue, magnifique allégorie, basée sur la curiosité des enfants envers les relations sexuelles de leurs parents. La tache de sang sur la clé ressemble étonnamment à la goutte de sang qui coule de la lance dans le château du roi Pêcheur de la légende du Graal.

D'ailleurs, les nombreux textes de la légende arthurienne sur la quête du Graal constituent les premières œuvres littéraires connues sur le vampirisme. Cette quête n'est-elle pas une quête du sang ? La scène célèbre du bol de sang (le Graal) et

EXTRAIT

de la lance qui saigne dans le château du roi Pêcheur, alors que Perceval n'ose pas poser de question, est une scène d'offrande du sang pour accéder à l'éternité. Si Perceval ne pose pas de question, c'est qu'il se souvient des conseils de son maître en chevalerie : « Il faut se garder de trop parler »... Hélas ! Parler, questionner aurait sauvé de la malédiction le roi Pêcheur et son royaume, redonné du sang neuf au roi qui se saigne lentement. Un roman de ce cycle, L'âtre périlleux, montre une scène de vampirisme. Le chevalier Gauvain, neveu du roi Arthur, passe la nuit dans le Cimetière du Grand Péril. Assis sur une tombe, la pierre se met à bouger sous lui. Une belle jeune fille, très pâle, apparaît dans son cercueil. Dans le passé, le diable l'avait guérie d'un mal mystérieux et depuis, en échange : « Il prenait de moi son plaisir chaque nuit, et chaque jour, je gisais seule dans ce tombeau ». Voilà, (avant l'heure ?) une histoire qui ressemble diablement à une histoire de vampire.

Que contient le Graal ? Le sang du Christ que Joseph d'Arimathie a recueilli lors de la descente du corps de la croix… Or, le Christ a ressuscité. Donc, boire de ce sang rend éternel.

Voilà donc la question. La légende part des morts-vivants qui viennent hanter leurs proches, parfois les dévorer. D'abord, ce sont simplement des monstres. Puis, ces non-morts étant éternels, il faut bien y trouver une explication merveilleuse. La quête du Graal l'apporte : le sang rend éternel. Ce sang est dans un chaudron (la féminité) et coule de la lance (la masculinité) ; le sexe entre également dans la légende du vampire grâce à la légende arthurienne. Puis, une sombre affaire politique développe ces thèmes à

propos d'un chef de guerre et seigneur de Valachie. Nous arrivons ainsi à Dracula.

Terreur de la mort, christianisme et légende du Graal, personnages historiques terrifiants, tous ces ingrédients mélangés par l'écrivain dans le vaste chaudron de la création, donnent le mythe merveilleux du vampire. La fascination qu'il exerce a produit le mot « vamp », tiré de vampire, et qui désigne une femme dont l'attrait est irrésistible.

Voilà pourquoi on ne s'en lasse jamais : le mythe prend sa source au fond même de notre culture. Et c'est pourquoi, le cinéma s'en est bien vite emparé.

Le premier film de vampires a été réalisé par Georges Méliès en 1896. Ce film s'appelait Le Manoir du diable. Puis, l'honneur viendrait aux Américains avec The Vampire Dancer d'Ingvald C. Oes en 1912 et The Vampire de Robert Vignola en 1913. Les Français ont également commencé tôt, en 1916, avec le feuilleton cinématographique de Louis Feuillade : Les Vampires, dans lequel, d'ailleurs, il n'y a pas à proprement parler de vampires. Voyons ce qu'en dit Louis Aragon dans Projet d'histoire littéraire contemporaine : « Tout ce qui touchait proprement à la guerre, tout ce côté "Illustration", cet exhibitionnisme de l'horreur, nous répugnait si fortement que je ne crois pas mentir en disant que *jamais la guerre ne fut loin des cœurs des jeunes gens* qu'en ces jours qu'elle dominait les adultes. Ce qui nous attirait, c'était ce dont nous privait une morale imposée, le luxe, les fêtes, le grand orchestre des vices, l'image de la femme aussi, mais héroïsée, sacrée aventurière. Il y a un document précis de cet état d'esprit, c'est à lui que je veux en venir. L'idée

EXTRAIT

que toute une génération se fit du monde se forma au cinéma, et c'est un film qui la résume, un feuilleton. Une jeunesse tomba tout entière amoureuse de *Musidora, dans "Les Vampires"* ».

« C'était l'*œuvre d'*un piètre metteur en scène, Louis Feuillade, qui s'est depuis cette époque signalé par la nullité de sa production. [...] Mais d'admirables acteurs, et le choix d'un sujet qui tombait par hasard à pic, à cette époque, firent de ce qui aurait pu être une platitude, l'une des épopées qui marquèrent, plus vivement que la Marne ou Verdun, l'esprit de quelques hommes. [...]... voilà qui posait pour la première fois d'une façon grandiloquente et manifeste le problème intellectuel de la vie qu'on a voulu depuis réduire à quelques petits cas littéraires : Leibniz, Rimbaud ou Barrès. Il était facile de généraliser du cas de Moreno ou Irma Vep[1] à celui de toute créature humaine : l'impossibilité d'éviter la catastrophe terminale. [...] Et pour rendre plus exaltante cette constatation, cet enthousiasme défendu, les journaux dénonçaient le cinéma *"*école du crime*"* ».

« À cette magie, à cette attraction, s'ajoutait le charme d'une grande révélation sexuelle. »...

Cette longue citation d'un écrivain que l'on n'a pas l'habitude de voir écrire sur ce thème constitue une très bonne introduction à cette réflexion sur le cinéma et les vampires. Car que traite le film de vampire, sinon de sexe et de mort ?

[1] L'actrice Marguerite Moreno, épouse de Marcel Schwob – Irma Vep, anagramme de vampire.

EXTRAIT

Après quelques autres films moins connus, Murnau réalisa en 1922 son Nosferatu, film qui fait l'objet d'une étude au chapitre des chefs-d*'œuvre*.

C'est en 1931 que commence la très grande carrière de vampire du comédien Bela Lugosi, désormais irremplaçable dans le rôle de Dracula. Le superbe réalisateur Tod Browning voulait tourner Dracula avec son acteur préféré Lon Chaney, interprète célèbre du Fantôme de l'opéra et de nombreux autres films de Browning. Hélas pour lui, Lon tomba malade d'un cancer des bronches, et, heureusement pour lui, ce fut Bela Lugosi qui fut choisi. Bon début de carrière pour un vampire ! D'autant plus que ce Dracula-là fit une grande carrière commerciale, débuts prometteurs du personnage. Il fut adapté de la pièce d'Hamilton Deane, d'après le roman de Bram Stoker. Tod Browning réalisa ensuite son fameux Freaks (La monstrueuse parade), un des meilleurs films fantastiques que j'aie jamais vu (voir également au chapitre Zoom sur des chefs-d*'œu*vre)….

Au début du parlant, Bela Lugosi, très bavard d'autant qu'il jouait déjà ce rôle au théâtre, interprète un vampire dandy et séducteur de ces dames. On connaît bien cette image du Dracula élégant et séducteur, d'une séduction mortelle (cela se lisait dans ses yeux…). Ce film de Browning est décevant, malgré le succès qu'il obtint auprès du public, contrairement à Freaks. L'histoire du roman de Stoker a été modifiée, car c'est Renfield qui revient avec Dracula (Jonathan n'y va pas) et le comte est tué, le cœur percé, à Carfax Abbey : il n'y a donc pas de poursuite jusqu'en Transylvanie, le film de Murnau est passé par là…. Avec ce rôle qu'il

EXTRAIT

interpréta de nombreuses fois, Lugosi devint un mythe vivant. Si bien qu'on dit qu'à la fin de sa vie, il s'y crut et dormait seul dans un cercueil… Mais ce n'est qu'une légende. Revers de la médaille, ce grand acteur ne put se réaliser vraiment dans un autre rôle… Lugosi joua encore le vampire dans La Marque du vampire de Browning ; The Devil Bat ; Le retour du vampire ; etc. jusqu'à son dernier film en 1956 : The Black Sleep. Il meurt lors du tournage du film Plan 9 from outer space (1959) d'Ed Wood, film qualifié « de plus mauvais film de l'histoire du cinéma ». (Voir le film de Tim Burton : Ed Wood – 1994).

Dans ses débuts en Europe, il tourna dans Der Januskopf (1920), une adaptation par Murnau, du Dr Jekyll et Mr Hyde de Stevenson. On se souvient également de lui dans le rôle du docteur Mirakle dans Double assassinat dans la rue Morgue de Robert Florey (1932). Ce film, très librement adapté de la nouvelle d'Edgar Allan Poe, traite également de problèmes de sang. L'abominable professeur Mirakle enlève les charmantes jeunes filles pour leur transformer le sang afin qu'elles puissent s'accoupler avec un grand singe intelligent et faire des petits. À la fin du film, après la mort de l'affreux professeur, le singe emporte la jeune fille sur les toits. Introduction au célèbre King Kong, réalisé en 1933 par Cooper et Schœdsacki ?

Désormais, le comte Dracula commence une carrière grandiose. Mais, il n'est pas le seul vampire à posséder les écrans et l'esprit des spectateurs.

Dès l'année suivante, le Vampyr de Carl Dreyer (Der Traum des Allan Gray : le rêve d'Allan Gray) se place à la hauteur du Nosferatu de Murnau. Gray découvre le vampirisme dans un vieux château où l'a

emmené un vieil homme mourant. Vampyr se regarde comme un cauchemar éveillé. Notons d'abord que le prénom du personnage principal varie : dans les versions anglaise et française, Gray se prénomme David, dans les versions allemandes et danoises, il se prénomme Allan, alors que dans le scénario, son prénom était Nikolas. C'est le premier film parlant de Dreyer qui en attribue le scénario à deux nouvelles de Sheridan Le Fanu. Or, quand on connaît ces deux textes de l'écrivain irlandais, on ne trouve pratiquement aucun rapport avec le film ! Il ne fait aucun doute que ce film est une totale création de Dreyer et de lui seul. Alors pourquoi n'ose-t-il pas avouer que c'est lui-même qui a inventé cette histoire ? Le cinéaste répondra lui-même, plus tard dans son autobiographie : « Avec Vampyr, je voulais créer sur l'écran un rêve éveillé et montrer que l'effroyable ne se trouve pas dans les choses autour de nous mais dans notre propre subconscient. Si un événement quelconque a provoqué en nous un état de surexcitation il n'y a plus aucune limite aux inventions de notre imagination ni aux interprétations insolites que nous conférons aux choses réelles qui nous entourent. ». D'ailleurs l'affirmation brutale de la censure de son surmoi sur son inconscient a conduit Dreyer, un an après la sortie de son film, à une grave crise psychologique nécessitant une hospitalisation psychiatrique. Cette analyse de l'œuvre lui donne incontestablement le statut de fantastique, même si ce film d'épouvante ne nous épouvante guère, mais nous dérange au plus profond. Le flou qui met encore mieux en valeur le noir et le blanc, flou provenant d'un mauvais tirage de la pellicule que Dreyer a voulu néanmoins conserver, la

EXTRAIT